

Document : « Un sésame tout autour de la Terre» (Didier DECOIN in Géo août 1990)

Au-delà du constat du « parler français », la francophonie est aussi le choix du « penser français ». La langue française n'est pas seulement un outil linguistique unique par les possibilités qu'elle offre de préciser et de nuancer tout discours (ce qui justifie qu'elle ait été durablement employée comme langue la mieux adaptée aux dialogues diplomatiques et juridiques) elle est une langue-empreinte. Une langue qui a marqué des temps et des civilisations.

Le français ne se contente pas de véhiculer des énoncés, mais des univers, des principes, des forces, des merveilles et des hommes – de l'Histoire en somme. Notre-Dame de Paris se dévoile en filigrane derrière le seul mot de *cathédrale*, Liberté a pour étymologie vraie le mot *révolution*, et nul ne dira jamais *France* sans sous-entendre *droits de l'Homme*. Plus quotidien : il y a des aigreurs d'automne, des fumées de villages blottis, des femmes courbées, du pain et du réconfort, du moyen âge, des jacqueries¹, un appel à la justice et à la solidarité dans un mot aussi banal que *soupe*.

Même si des États ont adopté le français comme langue officielle à titre utilitaire, pour mieux desservir leurs expressions administratives ou d'enseignement, ils ont aussi voulu, au-delà même de cet utilitaire, intégrer ce que le Sénégalais Léopold Sédar Senghor définit comme « un mode de pensée et d'action : une certaine manière de poser le problème et d'en chercher les solutions [...] grâce à une langue qui contient toute la richesse des siècles ». Ce qui ne signifie pas que nous autres, en francophonie, nous pensons mieux que d'autres. Mais nous pensons dans une langue qui, pour être commune, n'est pas univoque. Avant même le XVIIe siècle, date à laquelle des familles françaises vont s'installer au Canada, aux Antilles, en Louisiane et au Sénégal, et donc « froter » leur langage à d'autres manières de dire, d'autres expressions, d'autres accents. Une langue qui a si fort « un goût étrange venu d'ailleurs » qu'elle fut longtemps trop déchaînée, trop chahuteuse, trop vivante pour se préoccuper de fixer son orthographe – une fixation qui ne cesse d'ailleurs d'être remise en question.

Avant d'être le français de francophonie, le français de France n'était déjà pas une langue solennelle et figée : il a toujours été une langue-hôte, coin de l'âtre ou vaste prairie, au choix, où il fait bon pour tout le monde venir pendre sa crémaillère ou étaler sa nappe dessus les pâquerettes. Si le Français est un individu cartésien² (ce dont je n'ai d'ailleurs toujours pas acquis l'intime conviction), son français, lui, est d'abord convivial : il le partage aussi volontiers que son pain. Nous sommes, prétendent les autres, une langue difficile. Mais des règles devenues rigoureuses à force d'être fantaisistes, ça ne donne pas pour autant une langue rigide. Et c'est si vrai qu'en francophonie, personne ne parle vraiment le même français, et qu'il n'y a rien de plus réjouissant, de plus formidablement joyeux, qu'une assemblée de francophones venus de tous les petits carrés composant le vaste patchwork bleu. C'est aussi irrésistible qu'un jour de marché en Guadeloupe ou une partie de canoë sur les lacs canadiens au retour des beaux jours. On s'éclabousse mutuellement de mots en couleur, on mord dans des expressions incroyablement fruitées. Il ne s'agit plus alors de savoir qui détient le juste terme. Non, de parler en francophonie, c'est comme en amour : on réussit à être deux tout en restant soi.

Questions

1. Êtes-vous d'accord avec ce que l'auteur dit dans les deux premiers paragraphes du texte ?
2. Dans votre pratique du français, comment considérez-vous cette langue ?

¹ Révolte paysanne

² Cartésien : rigoureux, méthodique (dérivé du nom du philosophe Descartes)